

Légitimation et légitimité

Légitimation de quoi ? Légitimité de quoi ? nous demande-t-on lorsque nous prononçons ces deux termes

Réponse : légitimation et légitimité sociales et politiques. Cette première approche nous oblige à préciser ce que l'on peut entendre en l'occurrence par politique. Il ne s'agit pas de *la* politique (dont nous parlerons plus loin), mais *du* politique. Or, et c'est là que la psychanalyse intervient, il est, selon nous, impossible, de parler du politique conscient, exprimé, manifeste, sans parler du méta-politique, c'est-à-dire de l'inconscient politique (dont il sera question dans la deuxième partie de cette séance). Mais qui dit inconscient politique se situe aussitôt dans une perspective où, à notre avis, l'apport freudien intervient en anthropologie et en sociologie critiques, comme complémentariste, complémentaire de ces deux sciences humaines. Dans le cas de la légitimation et de la légitimité sociales et politiques, présumées méta-sociales (l'inconscient social étant celui des rapports et des liens sociaux) et méta-politiques (c'est-à-dire l'inconscient du point de vue du politique), je ne vois pas comment on peut parler de l'inconscient et du conscient si on ne fait pas référence, d'une manière peut-être un peu simpliste (je ne suis pas psychanalyste, mais seulement sociologue un peu anthropologue et un tout petit peu juriste) à la philosophie freudienne des pulsions, du pulsionnel. On nous dira que des philosophes, des théologiens, des psychanalystes d'autre obédience que celle freudienne ont apporté une autre formulation que celle du pulsionnel freudien dont Freud dit lui-même qu'il s'agit d'une philosophie et non à proprement parler d'une partie de la psychanalyse. Si nous retenons ici cette philosophie des pulsions, c'est qu'elle nous permet, dans la société moderne contemporaine et laïque, mieux que l'élan vital bergsonien, la volonté schopenhauerienne, la volonté de puissance nietzschéenne ou, d'une autre manière, la Grâce chrétienne par exemple, de penser, d'essayer de comprendre et d'expliquer la légitimation et la légitimité sociale et politique.

Mais comment précisément la légitimation et la légitimité se mettent-elles en place ? Quel sens en sociologie et anthropologie critiques ont-elles (leur signification étant donnée par le droit, la loi juridique et les droits) ? Peut-on bâtir une sorte de circuit de la légitimation et de la légitimité avec ses continuités et ses discontinuités ? Mais comment le légitimant et le légitime s'articulent-ils au social, à l'économique, au culturel ? Comment les rendent-ils légitimes ? Comment *la* politique apparaît-elle légitime ?

Qu'est-ce que la délégitimation, l'illégitimation et l'illégitimité ? Qu'est-ce que l'*excès illégitime* s'accomplissant et accompli dans la société moderne et globalement, mondialement, par le capitalisme ?

Notre hypothèse est que légitimation et légitimité sont toujours constitutives du vivre ensemble humain, mais que, dans le type de société moderne, l'«oubli du politique», comme dit Caillé, a nui gravement à ce vivre ensemble, en favorisant des délégitimations, des illégitimations et des illégitimités aux dépens des individus et des groupes les moins nantis. Dans un premier temps, je dirai un mot sur la manière dont j'utilise le pulsionnel freudien. Dans un deuxième temps, je parlerai du circuit continu et discontinu de la légitimation et de la légitimité, ce que j'appelle la «maquette». Dans un troisième temps, j'essaierai de montrer des degrés d'excès légitimants et légitimes dans la société moderne. Dans un quatrième temps, envisageant des degrés d'excès délégitimants, illégitimants et illégitimes transgressifs du politique comme loi symbolique dans ce type de société, je me bornera, faute de temps, à quelques idéologies négatives. Enfin, dans un cinquième temps, j'analyserai comme degrés d'excès délégitimants, illégitimants, illégitimes transgressifs *globalement* du politique comme loi symbolique, des idéologies négatives spécifiques au capitalisme et la forme qu'y prend la légitimation capitaliste dans l'illégitimité sociale et politique globale qui est la sienne.

Premier temps : la manière dont j'utilise le pulsionnel freudien

Le pulsionnel est, selon moi, après lecture d'historiens, de sociologues, d'anthropologues, de paléo-anthropologues et de préhistoriens (Leroi-Gourhan notamment) commun à tous les êtres humains. Heidegger, dans son cours de 1928 sur la métaphysique, ne l'attribuait qu'aux animaux. Je pense, à partir de Freud, que des corps appareillés humains (avec un cerveau comportant un encéphale développé, la quantité de neurones nécessaire pour les distinguer de corps d'animaux y compris de grands mammifères) produisent notamment parmi d'autres productions (que je ne connais pas) le pulsionnel humain. Sur ce point, je ne suis pas d'accord avec Freud qui aurait voulu faire de la psychanalyse une science naturelle. Le pulsionnel humain est une production qui, comme le disait Durkheim avant Freud (et sans parler de pulsion), arrache les êtres humains à ce que, en Occident, on appelle la nature et qu'il faudrait mieux appeler, pour reprendre Philippe Descola dans *Au delà de la nature et de la culture*, le non-humain (ce que nous connaissons et reconnaissons, animal, végétal, minéral, cosmos) comme non-humain.

Ce pulsionnel, nous dit Freud, à distinguer, mais non à séparer de la libido qui concerne plus spécifiquement la sexualité, est métaphoriquement une figure de Janus, c'est-à-dire une figure à socle commun, mais qui comporte deux faces : la pulsion de vie et la pulsion de mort (Eros et Thanatos). La pulsion de mort dont Freud majore l'importance dans *Malaise dans la culture* compte tenu de la période historique dans laquelle il vivait, est destructrice. Mais, selon nous, elle ne détruit que selon des degrés d'excès qui, consciemment, la poussent au delà du libre arbitre. Le libre arbitre conscient, toujours conscient maintient les degrés d'excès lorsqu'il ne choisit pas l'excès illégitime ou lorsqu'il ne disparaît pas pour cause de pathologies individuelles graves, approximativement dans le légitime, la légitimation et la légitimité non seulement juridiques, mais symboliques. La pulsion de vie résiste à la pulsion de mort et c'est sa résistance qui empêche, limite le travail destructeur, mais néanmoins nécessaire de la pulsion de mort.

Mais pulsion de vie et pulsion de mort n'ont aucun sens sans l'objet. Qu'est-ce que l'objet ? Il peut être concret, «donné» en quelque sorte aux humains par sa présence même (un arbre, la mer), il peut être produit par eux (objet abstrait, fantastique, réel). Cet objet quel qu'il soit, car il peut être le corps de l'autre ou/et mon propre corps, est investi par la pulsion de vie et par la pulsion de mort. C'est la pulsion de mort qui va en quelque sorte le découper dans les représentations, les images, les affects, dans l'imaginaire et le symbolique, lui donner sa contexture. La pulsion de vie va le maintenir, lui donner existence contre la pulsion de mort. Il faut ajouter ceci qu'une psychologue, professeure à Paris VII, Michèle Huguet, décédée en 2006, et un peu vite oubliée, dans ses livres *L'ennui et ses discours* et *L'ennui et la douleur du temps*, a bien mis en lumière : l'objet quel qu'il soit peut solliciter la pulsion de vie ou/et la pulsion de mort. Lévi-Strauss faisait remarquer que les sociétés amérindiennes qu'il connaissait donnait même sens à l'orage que les anciens Grecs. L'objet orage sollicite toujours, et sans doute d'une manière proche selon les cultures, la pulsion de mort. Les objets qui protègent contre l'orage (paratonnerre, abris) sollicitent, eux, beaucoup plus la pulsion de vie. Mais le pulsionnel peut aussi solliciter les objets : tel arbre, telle fleur, tel objet manufacturé, tel aliment, tel corps humain ou non humain vont être sollicités par la pulsion de mort ou/et par la pulsion de vie. Michèle Huguet donne comme exemple de cette sollicitation d'objet par le pulsionnel l'amour et la mort d'Achille et de Patrocle. Lorsque Patrocle est tué par Hector, Achille est fou de douleur ; c'était son ami. Il tue Hector pour venger Patrocle. La pulsion de mort est

ici prédominante, la pulsion de vie n'apparaissant guère. Nous sommes dans l'excès s'accomplissant et accompli et humainement illégitimant et illégitime (Achille peut-il se faire justice lui-même ?). Mais il s'agit d'une guerre, celle de Troie. L'illégitimation et l'illégitimité viennent principalement du feud, c'est-à-dire de la vengeance immédiate : oeil pour oeil, dent pour dent, pour une dent toute la gueule.

Ceci nous amène à montrer, en suivant Freud et la psychanalyse, que la pulsion de mort dans son investissement d'objet, lorsqu'il devient excessif, hors légitimité, transgressif du méta-politique et du politique, mène à la mort symbolique ou réelle. Mais, de la même manière, la pulsion de vie investissant l'objet quel qu'il soit, lorsqu'elle devient excessive et transgressive du méta-politique et du politique, bascule vers la mort, détruit et tue. L'exemple classique entre individu(e)s est bien sûr la jalousie : Je t'aime tant que, si tu me trompes, je te tue. Cela peut être aussi l'amour des parents qui, excessif, hors légitimation et hors légitimité approximatives, ne tuera pas nécessairement l'enfant, mais l'annulera socialement et politiquement, méta-socialement et méta-politiquement.

Dans la société moderne - qui comporte ses propres excès transgressifs du politique comme loi symbolique -, le capitalisme est un excès global s'accomplissant et accompli, qui se donne, dans la délégitimation, l'illégitimation et l'illégitimité, sa propre légitimité, narcissique et perverse. On ne peut, en société moderne, à mon avis, détruire le capitalisme qui hante aujourd'hui la démocratie, comme le disait Lefort, (tel un spectre agissant, ajouterai-je), mais on peut, et c'est ce que vous faites vous-mêmes et beaucoup d'autres individus et groupes, le combattre, tenter d'arrêter ses excès, à chaque fois que c'est possible. Vous connaissez la triste histoire du totalitarisme stalinien, post-stalinien, maoïste, post-maoïste, cambodgien ou castriste qui s'est voulu, à chaque fois, une alternative au capitalisme. Se coulant, comme le capitalisme, dans un *modèle* théologico-politique, mais sous une forme messianique (faire l'homme nouveau), il s'est en quelque sorte auto-détruit en détruisant autour de lui celles et ceux qui croyaient en lui. Ce totalitarisme marxiste-léniniste (né non de Marx et de Engels, mais plutôt de ce que certains en ont fait et d'ailleurs de ce que certains ont fait de Lenine) ont été, bien que différents, une véritable explosion de la pulsion de mort à laquelle la pulsion de vie n'a pu résister qu'en basculant elle-même dans la mort. Comme l'avait prévu Freud dans *Malaise dans la culture*. Car il ne s'agissait plus de faire l'homme nouveau ailleurs, dans l'au-delà, dans un monde autre, dans le Tout-autre comme disait Ricoeur, mais dans l'ici-bas, ce qui est impossible. Ajoutons que, dans

le cas du totalitarisme soviétique, cette tentative désespérée de faire disparaître le capitalisme ne se serait pas produite, si le capitalisme, au XIX^e siècle et dès le début du XX^e siècle, n'avait pas envahi le monde.

2° temps : le circuit continu et discontinu de la légitimation et de la légitimité

A- Le méta-politique et le méta-social

1/Le méta-politique qui est aussi méta-institutionnel : les processus et états de légitimation et de légitimité (dans mes livres, je les appelle des codages et des codes).

Dans le face à face pré-altéritaire entre corps appareillés humains, ce qui semble apparaître très vite selon les anthropologues et les paléo-anthropologues, ce sont :

a/ La prohibition de l'inceste : elle n'est pas seulement l'interdiction de s'unir sexuellement à un partenaire désigné par la société comme défendu, mais, plus largement, comme l'a montré Racamier, l'interdiction de la production de l'incestuel, c'est-à-dire du rapprochement excessif délégitimant, illégitimant et illégitime du permis et du défendu, par exemple du privé et du public, du social et de la politique, de l'économique et de la politique. La transgression de cette interdiction de la production de l'incestuel aboutit à ce qu'un psychanalyste Philippe Girard appelait l'incestocratie.

2/ Le sacré : j'y reviendrai à propos du sacré extérieur, extériorisé (selon l'expression d'Edmond Ortigues). Je me contente de parler ici, en société moderne, du sacré civil, intériorisé à l'humain, quelle que soient par ailleurs les croyances confessionnelles. Il est, selon Godelier, les «choses gardées», c'est-à-dire des choses qui n'entrent pas dans la réciprocité généralisée et dans l'échange ou qui n'y entrent, et ce peut être des personnes, que sacralisées, mises à part par les individus et par les groupes. par les sociétés et les cultures.

3/ le don : complètement oublié. Il est pourtant, selon Mauss, à l'origine de l'échange. Il est aussi, comme l'ont montré A. Caillé, J. Godbout et la Revue du MAUSS, don à l'autre qui reçoit. Plus largement, il est double don venant du social, de l'économique, du culturel, à la politique et don de la politique au social, à l'économique, au culturel. Au niveau interindividuel, il est par exemple don de l'enfant par le père à la mère et don de ce même enfant par la mère au père, don dans une union sexuelle qui n'est pas, (selon Lacan), un échange, mais, (selon moi), un double don.

4/ Le sacrifice : c'est le processus et état de légitimation et de légitimité le plus difficile à présenter. Il est, selon moi, le deuil freudien, mais élargi.

L'inconscient social, l'inconscient politique font leur deuil - par la castration, disent, je crois, les psychanalystes - de ce qu'ils donnent, de ce qu'ils perdent, notamment dans le pouvoir méta-social et méta-politique qui n'est concevable - tout comme la volonté et le désir - que d'un manque : donner, c'est, par un deuil, n'avoir pas ou plus, n'être plus (le ou la même), ne plus penser seul ce qu'on pense. Le deuil, lorsqu'il devient conscient en franchissant le libre arbitre, devient renoncement et non renonciation (la renonciation est une fixation le plus souvent abusive du deuil et du renoncement, comme l'a montré Stéphane Corbin à propos de Rousseau).

Bien sûr, tout comme le sacré, la prohibition de l'inceste, le don, et peut-être plus qu'eux, le deuil et le renoncement (dit sacrifice parce que le deuil et le renoncement se font notamment par rapport au sacré civil (choses et personnes gardées)), sont exposés, selon les conjonctures et les conjectures, à l'excès transgressif de la légitimation et de la légitimité en train d'apparaître ou de se constituer par rapport au déjà là.

Une série de processus et d'états de légitimation et de légitimité sont appréhendables à partir de ces processus et états inauguraux.

a/ L'autorité : elle puise dans ces processus et états inauguraux son sens. Elle est le lieu et le processus de la reconnaissance et de l'identité sociale. Elle légitime les rapports et les liens méta-sociaux et sociaux, culturels, économiques, etc. Elle légitime, sous une forme renouvelée par rapport à sa forme sociale et politique, la politique. Dans la légitimation et la légitimité sociales et politiques, elle est autorité sociale et politique, méta-sociale et méta-politique. L'excès transgressif des processus et états de légitimation et de légitimité inauguraux et de ceux qui en découlent peut la délégitimer, l'illégitimer. Elle devient alors autoritarisme (à ne pas confondre avec autoritaire), c'est-à-dire système arbitraire.

L'autorité ne se confond jamais avec le pouvoir. Elle légitime des rapports et des liens sociaux et politiques et c'est à travers eux et par eux qu'elle légitime le pouvoir. En ce qui concerne le pouvoir politique, elle ne le légitime qu'à travers et par des institutions politiques.

b/ L'altérité, la reconnaissance, la réciprocité, l'identité : L'altérité c'est le rapport à l'autre à partir du moment où l'autre est reconnu comme autre (groupe ou individu). Dans la sérialité et le pratico-inerte sartriens, l'autre quel qu'il soit, classe, groupe, individu, ne peut être reconnu comme autre. Soit que la société lui refuse la reconnaissance (et c'est le pratico-inerte), soit que, dans la sérialité, la reconnaissance demeure faible (un passant dans la rue, la file d'autobus, etc.).

La reconnaissance : elle fonde l'altérité. Elle comporte, comme l'avait vu Rousseau commenté par Levi-Strauss, l'empathie y compris vis à vis de l'adversaire, de l'ennemi si l'on veut le comprendre et l'expliquer comme ennemi. L'empathie c'est tenter de se mettre à la place de l'autre quel qu'il soit. Rousseau l'appelait la pitié et disait, comme le rappelle Miriam Revault d'Allonnes, que le premier cri de l'être humain n'avait pas été «Aimez-moi», mais «Aidez-moi».

La réciprocité : elle est éventuelle. Il peut y avoir, selon les conjonctures et les conjectures, réciprocité conduisant au don social et politique (le don maussien) et à l'échange. Ou il peut y avoir très peu de réciprocité, ce qui mène au don méta-politique et politique et au rapport à autrui.

L'identité : Elle se fait, selon Durkheim et Mauss (*De quelques formes primitives de classifications*) par exclusion rendant possible l'inclusion : je ne m'appelle pas Dupont, je m'appelle Moreau. Son processus de légitimation n'est pas ou pas seulement l'identification, mais l'identisation. Les psychanalystes semblent dire que l'introjection est sans doute préférable à l'identification ou à la projection sur autrui et sur soi-même ou à l'incorporation.

2/Le méta-social : les formes de la pulsion

Le pouvoir : il est le pulsionnel avec l'avoir, l'être, le penser et le dire, le faire, auquel s'impliquent les processus et états de légitimation et de légitimité précités. Il présuppose l'objet quel qu'il soit. Il est pouvoir de et pouvoir sur. accompagné ou non de l'obligation dont les formes pulsionnelles sont l'agressivité, la contrainte, la force, la violence, la puissance et la domination dont nous rappelons qu'elles peuvent être légitimantes et légitimes. Le pouvoir, comme la réciprocité, a une fonction matricielle. la réciprocité «engendre» l'échange ; le pouvoir «engendre» la volonté et le désir.

La volonté : elle est le pouvoir, mais s'y ajoute toujours (et non pas éventuellement) l'une ou l'autre des formes de l'obligation.

Le désir : il est l'expression de la loi symbolique (le politique comme loi symbolique), mais la loi symbolique est aussi expression du désir. Il ne faut pas le confondre avec le pulsionnel. Il est de la pulsion transformée par la légitimation et la légitimité approximatives.

La liberté : elle est l'écart, l'espace entre le désir et la loi (le politique comme loi symbolique). Cette définition n'est valable que dans l'analyse de la légitimation et de la légitimité. Elle peut être libération, à condition que le désir demeure expression de la loi et la loi expression du désir.

B- Le social et le politique

a/ Le libre arbitre : il est mouvement et moment. Il institue le social, le politique, le culturel, l'économique, la politique. Le méta-social et le méta-politique les méta-instituent. La méta-institution est inconsciente, l'institution est consciente, mais pour autant elle n'établit pas, par le libre arbitre, les institutions et les oeuvres. Elle ne les accomplit pas. Elle est, par le libre arbitre, le commencement conscient de leur processus d'accomplissement (par exemple l'institution de l'Europe par les Européens).

b/ Le politique : nous retrouvons ici, dans le conscient, ses processus et états de légitimation et de légitimité dans l'inconscient : par exemple l'interdiction de l'inceste et de l'incestualité par la loi juridique et pénale.

c/ Les attitudes et comportements : attitudes comme mises en formes des corps et du corps. Comportements comme commencements d'actes. Attitudes et comportements peuvent être légitimants et légitimes, délégitimants, illégitimants et illégitimes.

d/ Le don et l'échange : le donner, recevoir et rendre de Mauss.

e/ Le don et le rapport à autrui : le donner et recevoir selon Caillé, Godebout et la Revue du MAUSS

f/ Le pouvoir, la volonté, le désir conscients, explicites : le pouvoir conscient c'est le fait d'échanger, mais il peut être aussi le fait de donner et celui de recevoir. On y trouve, dans ce second cas, le care, la philanthropie, l'humanitaire (avec les ONG), mais aussi le double don.

La volonté consciente joint consciemment le pouvoir à l'obligation (au moins à l'une de ses formes), sinon elle n'est pas volonté, elle demeure soit pouvoir de ou sur, soit pulsionnel sans légitimation et légitimité méta-sociales et méta-politiques, sociales et politiques.

Le désir conscient réfère consciemment à la loi symbolique et la loi symbolique au désir, sinon il demeure pulsionnel et efface la liberté qui est toujours méta-sociale et méta-politique, sociale et politique et qui est politique (au sens de la politique).

f/ Le social : institué par le libre arbitre, il s'accomplit dans l'échange, le pouvoir, la volonté et le désir explicites, conscients.

g/ On le résume au passage à l'acte, en en faisant, sous la dénomination généralisée d'action, l'essentiel de la vie individuelle et collective, voire l'essentiel du commun.

C'est oublier que le passage à l'acte, même le plus modeste, le plus courant, suppose choix et décision, met en jeu la liberté de chacun et de tous, ne fut-ce sue par rapport au temps (à quelle heure déjeuner ? dîner ? Quel jour rencontrer Untel, Unetelle, Untels et Unestelles ?). Enfin, c'est l'acte

qui engage ou non le légitime et l'illégitime, le définit inexorablement. Ce qui a été agi pour construire ou pur détruire n'est pas réversible, même si, dans le cas de l'illégitimité, cela peut être réparable. En tout état de cause, cela a eu lieu.

g/ L'oeuvre : elle est toujours a minima un degré d'excès de légitimation et de légitimité accompli ou elle est un degré d'excès transgressif du politique comme loi symbolique, accompli comme délégitimant, illégitimant et illégitime, même si, dans le capitalisme, l'oeuvre prétend se donner sa propre légitimation et légitimité.

h/ La politique : nous l'avons dit, après rupture de l'échange et du rapport à autrui, le social donne, le politique donne : des personnes, des biens, des choses, des paroles, des écrits, etc. La politique donne au social et au politique, au culturel, à l'économique, etc. La scène politique est constituée, dans la démocratie représentative, par les Conseils et notamment par le Conseil constitutionnel qui sont l'autorité politique légitimant les institutions politiques (Assemblée nationale, Sénat, présidence, premier ministre, ministres, etc.) et, à travers et par elles, le pouvoir politique et l'Etat (qui est à la fois le législatif et l'exécutif). Bien sûr cette autorité politique légitime juridiquement, politiquement et symboliquement le personnel politique.

3° temps : les degrés d'excès légitimants et légitimes dans la société moderne

Rappelons que le pulsionnel vie et mort est toujours là dans la vie sociale et politique, dans la vie politique (au sens de la politique) et que l'économique et le culturel sont «encastés», comme le dit Polanyi, dans le social et le politique.

Bornons-nous à l'apparition de la modernité. Première manifestation au XIII° s. : la bourgeoisie des villes, bourgeois anciens paysans tenanciers ou serfs venus en ville qui, *en groupes*, à Paris, Londres, Francfort ou d'autres villes moins importantes, vont s'intéresser au commerce, poussés, ce qui n'est pas nouveau, par l'appât du gain, cela dans les limites imposées par l'Eglise, même si ces limites sont débordées par elle-même : l'usure commence à 13%, la spéculation doit s'appuyer sur un bien réel, etc. Il y a légitimation et légitimité de cette nouvelle classe sociale qui se développe dans un ordre le Tiers-Etat . Ce qui est nouveau, c'est que ces marchands-bourgeois *se regroupent* dans les villes et intègrent à eux les marchands itinérants qui se déplaçaient déjà «dans les pores (avec un e svp) du

monde antique» comme le disait Marx, et qui, au XIII^e siècle, renoncent à l'itinérance, aux foires et se fixent dans les villes.

A la Renaissance, l'afflux de l'or américain en Europe, dès 1492, remplace l'or soudanais moins abondant qui arrivait en Espagne jusqu'en 1453. Il y a légitimation et légitimité d'un déploiement du commerce et des arts (mécénat) grâce à une plus grande abondance de monnaie d'or et d'argent qui circule, même si, souvent, cet or et argent américain provient d'indiens devenus esclaves dans les mines

Au XVI^e, XVII^e; XVIII^e siècles en Europe, s'il y a excès bien souvent illégitime s'accomplissant et accompli, il vient des royaumes absolus, autrement dit des Etats souverains de droit divin qui, lorsque la fonction de protection des seigneurs et du roi de droit divin s'efface peu à peu à la fin du XVI^e siècle (au XIV^e siècle il y avait encore Tamerlan qui menaçait l'Europe), remplace le droit divin par l'incorporation des sujets et des territoires des royaumes au corps mystique du roi. Là encore légitimation et légitimité par un sacré extérieur ne sont pas mises en question. Ce sacré extérieur ne peut être illégitimant et illégitime qu'à partir du moment (1788 aux USA, 1789 en France) où il est récusé politiquement (au sens du politique et de la politique) comme tel (c'est-à-dire dans son extériorité à l'humain).

A partir de 1806 en France et, bientôt, jusqu'au milieu du XX^e siècle, des fils et des filles de paysans parcellaires qui veulent maintenir la parcelle, donc le droit d'aînesse, des fils et des filles de commerçants dans les petites villes qui redoutent non les corporations et les confréries abolies par la loi Le Chapelier sous la Révolution, mais la hiérarchie artisan/compagnon/maître (Cf. *La Nuit des prolétaires* de J. Rancière), vont vers les usines bâties par des banquiers (Lebaudy, Lecouteux, etc., certains de nationalité suisse) pour remédier au manque de sucre et de textiles en Europe, productions venues de Grande Bretagne et des Iles conquises par elle. En quoi cet exode, cette migration serait-elle non légitime, illégitime ? Ce qui l'est en revanche, c'est de payer à ces ouvriers, pour un travail très pénible, un salaire de subsistance, ce qui est transgressif non seulement par rapport aux droits (et non au droit) , mais par rapport à la loi symbolique.

L'apparition sous la III^e république, grâce aux routes cantonales, de l'instruction publique, affirmée laïque et obligatoire, n'est-elle pas légitimante de la société moderne et une forme de légitimité de cette société ?

Ne peut-on en dire autant, dans l'après-seconde guerre mondiale, pour la création des allocations familiales (déjà ébauchée avant la guerre en 1938

par les lois Sauvy et, sous l'Occupation pour raison démographique), de la Sécurité sociale (née des effets du solidarisme), enfin du Service social ? On peut multiplier les exemples de légitimations et de légitimités sociales et politiques, venues le plus souvent de revendications sociales et politiques et qui sont autant de légitimations et de légitimités méta-sociales et méta-politiques. Dans la vie quotidienne, elles ont toujours été produites a minima dans toutes les sociétés et, d'une manière particulière dans la société moderne qui légitime - comme l'a bien vu Freud - l'objet, le privilège pulsionnellement, privilège notamment le corps et les corps des individus. C'est le problème de l'individualisation du sujet de droit, mais aussi du sujet de la loi symbolique (le même). Cette légitimation et cette légitimité se manifestent non seulement par des dons et/ou des échanges de paroles, d'actes, de choses, mais par un souci de l'autre qui accompagne le souci de soi (dont parle Foucault), souci de l'(autre peut-être plus accentué que dans d'autres types de société (la psychanalyse n'aurait pas pu apparaître, comme le disait Lefort, au Moyen Age ou même sous l'Ancien Régime)).

Il y a donc, à mon sens, des degrés d'excès légitimants et légitimes dans la modernité. Que ce soit par les «déchirures» du social que l'on puisse re-symboliser, re-légitimer ce qui ne l'est plus, comme le disent Douville et Doray, je n'en doute pas. Mais l'on peut aussi simultanément chercher de la légitimation et de la légitimité approximatives là où elles peuvent apparaître et surtout en mettre nous-mêmes quand et là où il n'y en pas assez, cela au moins dans le quotidien.

4° temps : les degrés d'excès délégitimants, illégitimants et illégitimes transgressifs du politique comme loi symbolique dans la société moderne
Je me borne à la société moderne et plus particulièrement à la société moderne contemporaine, quand elle est là. Car le type de société moderne tend à pénétrer partout, mais il ne s'établit pas partout (Maroc, Algérie, Egypte, Syrie, émirats, Lichtenstein, etc.). Je me borne aussi, faute de temps, aux idéologies négatives qui sont apparues dans ce type de société.

1/ D'abord je pense que l'excès de domination des hommes sur les femmes est une erreur humaine, longtemps trans-historique, qui s'est répétée pendant des millénaires dans tous les types de société connus (sauf, dit Nicole-Claude Mathieu, dans 20% d'entre elles et encore, qui ont été ou sont matrilineaires et matrifocales : les Lébus au Sénégal, les Dobuans dans l'archipel des Trobriand en Mélanésie et quelques autres). Bien sûr je

fais mienne l'hypothèse de Françoise Héritier sur la peur, chez les hommes, que l'enfant leur échappe, qu'il soit à la mère. Mais cette hypothèse me semble insuffisante. Sur ce point de l'erreur humaine, je préfère faire référence à Lacan, au Lacan qui fut durkheimien, dans un texte sur la famille en 1938 qui rappelle que le pénis est un organe instable, non maîtrisé par le pouvoir, la volonté et le désir humains, érectile néanmoins lorsque ça marche (mais comment ça marche ? On le sait, par l'imagination, les affinités entre les corps etc. Mais cet organe et son érection sont surtout visibles, comme le dit Lacan. Le clitoris et le vagin sont tout aussi instables, non maîtrisés par le pouvoir, la volonté et le désir humains, mais non visibles, se dilatant et s'humidifiant non visiblement et sans s'ériger ou s'érigeant peu par le clitoris. C'est sur cette soi-disant absence de pénis chez les êtres humains dits femmes que va se construire, à mon avis, ce que j'appelle une erreur humaine qui va provoquer l'excès illégitime de domination des hommes sur les femmes, millénaire répétons-le, et dont il est impossible que des femmes n'aient pas eu très tôt conscience, puisqu'elles subissaient humiliations, infériorisations, coups, maltraitance. Non parce qu'elles étaient réellement handicapées comme un boiteux, ou à cause de leur âge comme un vieillard ou un enfant, mais parce que, disait-on, elles n'avaient pas de pénis.

Ce que je ferai remarquer, c'est que cela se situe au lieu de la jouissance, pour tout être humain, masculin, féminin, homosexuel(le), transsexuel(le), etc., que cette jouissance (plaisir, orgasme) les êtres humains la connaissent (plaisir) ou peuvent la connaître (orgasme). Or ce qu'indique Edmond Ortigues en 1972, c'est la distinction à faire (qui n'est faite ni par Gauchet, ni par Lefort) entre sacré intériorisé par rapport à l'humain et sacré extériorisé par rapport à l'humain. On y retrouve cette erreur humaine qui a surdéterminé le pénis-phallus (le phallus étant la représentation du pénis dans le symbolique - l'articulation des représentations - et l'imaginaire). Elle a donné un modèle à l'excès de domination quel qu'il soit, elle l'a en quelque sorte légitimé dans un dispositif où le sacré extériorisé par rapport à l'humain était le lieu d'une sorte de jouissance absolue (qu'elle soit ancestrale, mythique, héroïque ou divine). Les dominés en excès illégitime l'ont su et le savent : il est impossible que des femmes infériorisées et maltraitées (la moitié de l'humanité selon le sex ratio), des vieillards assassinés, des handicapés physiques et mentaux, des minoritaires de toute catégorie ne l'aient pas su et ne le sachent pas. Dire qu'avec l'atténuation de cette erreur humaine depuis que le référent extérieur s'intériorise, l'excès de domination va disparaître serait une galéjade. Il a certainement

d'autres enracinements dans le psychique, le social, le culturel et le politique, voire la politique, ne fut-ce que par les idéologies modernes. Reste que l'intériorisation du référent à la Révolution est contemporain d'une extension et d'une transformation de la lutte contre l'excès de domination de femmes et des minorisés par les hommes et les majorisés

Sur l'idéologie, je voudrais dire ceci : je ne récusé plus, pour ma part, l'emploi du terme idéologie, comme le faisait Destutt de Tracy, pour désigner, la grammaire, la logique, etc. C'est à cette signification du terme idéologie qu'on revient et j'en trouve des traces aussi bien dans les travaux d'A. Caillé que dans ceux de M.L. Dimon (deux amis). Je pense, travaillant depuis cinquante ans, sur des idéologies, qu'il faut donner à l'idéologie sa signification et son sens de construction irrationnelle et mystificatrice, signification et sens que lui avait données Marx et qui ne semblent pas avoir été démenties., mais qu'il faut lui donner aussi, comme l'ont fait les deux auteurs précités, sa signification et son sens positifs, tout comme, selon Miguel Abensur décédé cette année (2017), à l'utopie et aux utopies.

A partir du XIX^e siècle, le sacré extérieur s'affaisse. La science, notamment les sciences exactes, la physique, la chimie, les sciences naturelles, l'anatomie, la physiologie se développent. Elles ne sont plus bridées - comme elles l'étaient depuis la Renaissance -, par le surplomb d'une religion politique (au sens de la politique)-, au moins dans la modernité accomplie par les révolutions américaine et française.

Mais ce développement légitimant et légitime de la science va trouver son excès illégitime s'accomplissant dans le remplacement du Dieu unique par la nature (au sens occidental du terme). A partir de ce lent remplacement de Dieu par la nature (repéré, dès 1972, par Colette Guillaumin, confirmé par le cognitivisme et le comportementalisme ultérieurs), dès le XIX^e siècle des idéologies vont se mettre en place :

1/ d'abord l'idéologie naturaliste. La nature, le physiologique, l'anatomique commandent le psychique, le social, l'économique, le culturel, le politique, la politique. L'autorité trouve sa signification et son sens dans la nature (du corps ou des corps) ; elle se conjugue avec et légitime le pouvoir de contrainte (agressivité, force, violence puissance, domination). L'idéologie naturaliste fait notamment du pouvoir politique (au sens de la politique) une sorte de toute-puissance naturelle qui, même en démocratie, doit se manifester (Cf. Hollande qui, lui, n'est pas dans les clous).

2/L'idéologie raciste : elle découle, comme l'ont montré C. Guillaumin et E. Dorlin, de l'idéologie naturaliste. Elle est la marque (n'importe laquelle)

mise sur certains individus et groupes par rapport à d'autres ; marque positive ou négative d'ailleurs, mais marque discriminante (forme du nez, des doigts, couleur). Ce peut être une marque non physique, mais sociale ou culturelle (la vulgarité populaire, ouvrière, l'arriération paysanne, mais aussi un don pour la danse chez les Africains)). Pendant la guerre, les nazis interdisaient aux soldats allemands de s'unir sexuellement à des femmes françaises jugées inférieures racialement et risquant de pourrir, par leurs enfants, la race pure germanique et indo-européenne.

L'idéologie raciste est en partie non manifeste. Par exemple, tant que cela ne fut pas interdit, les petites annonces des journaux étaient rédigées, en ce qui concerne les offres d'emplois, apparemment indifféremment pour les hommes et pour les femmes. De fait, elles étaient rédigées pour les hommes, puisque les femmes qui se présentaient à l'emploi (sauf pour ceux réservés traditionnellement aux femmes) étaient refusées en tant que femmes. Autre mode de discrimination : X est X s'il est homme. Mais Y est la ravissante Y s'il s'agit d'une femme. On ne mettra jamais le ravissant X, mais on mettra peut-être le robuste X s'il est ouvrier. On peut multiplier encore aujourd'hui ces exemples qui passent, le plus souvent, inaperçus.

Inutile de dire qu'il y a un rapport entre l'idéologie raciste et l'idéologie sexiste, le sexisme étant devenu, avec la soi-disant absence du pénis (pénis qui n'indique plus l'extériorité par rapport à l'humain) un racisme.

Autre idéologie de la société moderne : celle du handicap. Le, la handicapé(e) est trop souvent vu (e) à travers son handicap, mais non en tant qu'être humain, citoyen (ne), socialement positionné(e), collectivement situé(e). La conséquence en est, par exemple, que les entrepreneurs préfèrent payer l'amende qui leur est imputée s'ils n'embauchent pas le nombre requis d'handicapés plutôt que d'en embaucher régulièrement.

Je ne parlerai pas des attitudes, comportements, passages à l'acte qui relèvent non des idéologies négatives, mais de l'excès illégitime s'accomplissant et accompli transgressif du politique comme loi symbolique : injures, coups, blessures, vols, viols, fraudes, trahisons de l'amitié, comme dit Caillé. Également tous les excès économiques qui, ne sont pas dus seulement au capitalisme mais au surinvestissement et à la surdétermination de la monnaie, du gain, chez ceux qui ont beaucoup plus que chez ceux qui n'ont pas ou peu. Excès de l'excès du privilège de l'objet sur celui de la pulsion, pourrait-on dire à partir de la formulation freudienne dans *Malaise dans la culture*, le privilège de l'objet par rapport à la pulsion étant, lui, légitimant et légitime comme nous avons tenté de le montrer à propos du corps et des corps.

5° temps : Degré d'excès global s'accomplissant et accompli transgressif du politique comme loi symbolique dans le capitalisme

Là encore, je me borne aux idéologies négatives spécifiques au capitalisme.

L'idéologie des aptitudes, que vient renforcer l'idéologie naturaliste : C'est l'idée que des aptitudes innées, des capacités physiques rendent possibles chez des individus, voire dans des groupes sociaux, la réussite financière, celle dans les études, celle dans les arts, dans la politique et dans la vie sociale. C'est aussi, je l'ai dit, l'idée, par exemple, que les Noirs, par capacité physique innée, dansent mieux que des Blancs ou qu'un grand sportif était naturellement destiné, par ses capacités physiques innées, à réussir dans tel ou tel sport. Bourdieu a montré la présence de cette idéologie des aptitudes, dès 1966, pour les études secondaires et supérieures dans *Les Héritiers*, avec de remarquables entretiens avec des étudiants et étudiantes. N. Bisseret avait montré dans son livre *Les inégalités ou la sélection universitaire*, en 1974, que les élèves issus du bas de la classe moyenne et de la classe ouvrière (haut de la classe ouvrière et bas de la classe moyenne) réussissaient aussi bien que ceux et celles du haut de la classe moyenne et de la bourgeoisie, mais avec des efforts bien plus grands et un plus long temps en université, puisqu'elles/ils devaient payer leurs études en travaillant professionnellement, autrement dit travailler professionnellement en les faisant. Encore aujourd'hui, la rareté des bourses, plafonnées à un taux minimum par rapport aux ressources des parents (1500 euros par mois pour un ouvrier qualifié) condamne des étudiant(e)s à ne pas poursuivre leurs études ou à les orienter vers une recherche rapide de travail professionnel.

La méritocratie, qu'on peut appeler aussi l'élitisme, découle de l'idéologie des aptitudes. C'est le mérite personnel qui est censé légitimer la position sociale de l'individu ou du groupe, lorsque cette position est «élevée» dans une hiérarchie sociale fixe, avec très peu de mobilité sociale. L'individu ou le groupe s'attribue tout le mérite de sa réussite universitaire ou/et professionnelle, en oubliant qu'elle a été largement favorisée par son origine sociale et non par des aptitudes innées et par ses seuls efforts. Cela dit, il y a des agrégés de philosophie ou de droit issus de la classe ouvrière, pas beaucoup, mais eux et elles y ont effectivement grand mérite (social et politique). Il y a également des agrégés, des normaliens et des énarques dont on peut dire que leurs brillantes études ne les font pas voler très haut.

Je voudrais terminer par l'idéologie de l'autonomisation de l'économique. D'abord, parce que, à mon sens, on a accusé un peu trop vite A. Smith et J. Bentham d'en être les créateurs et les responsables. Or il semble que l'utilitarisme benthamien - même s'il ne fait guère apparaître dans le politique l'éthique et les morales (notamment professionnelles), accordait suffisamment d'importance au droit et aux droits pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir rendu possibles l'autonomisation et l'autonomie de l'économique et de l'économie telle qu'elles se sont produites au XIX^e et au XX^e siècles en Europe et ailleurs. Il en est de même pour A. Smith, auteur d'une *Théorie des sentiments moraux* avant *La Richesse des nations*, et qui n'autonomise que l'économie comme science et non l'économique. Il parle des pauvres producteurs anglais, de la législation qui interdit aux ouvriers anglais de s'exporter avec leur savoir-faire. Il y a même chez lui un regret de la tradition féodale, notamment des banquets que les lords, grands chasseurs, offraient périodiquement non seulement à leurs pairs, mais à leurs paysans tenanciers.

C'est J.B. Say, un économiste du début du XIX^e siècle, qui crée l'idéologie toujours tenace de l'autonomisation de l'économique et de l'autonomie de l'économie par rapport au social, au politique, au culturel, etc. et par rapport aux autres sciences. . C'est lui qui reprend d'une autre manière que celle d'A. Smith pour qui la «main invisible» était grosso modo l'Être suprême, cette «main invisible» comme quasi naturelle, naturaliste, produisant naturellement l'équilibre économique, c'est-à-dire, sauf en périodes de crise, un balancement harmonieux entre l'offre et la demande.

Pour en finir avec l'excès illégitime notamment économique, rappelons que la Grande Bretagne est une exception en Europe, de 1550 environ jusqu'à 1806. Les marchands, les lords y pratiquent, dans le centre de l'Angleterre, ce qu'on appelle les «enclosures», c'est-à-dire que les lords chassent les paysans tenanciers de leurs terres et que les marchands transforment ces paysans en ouvriers soit sur les anciennes terres devenues parcs à moutons dont ces ouvriers tissent la laine, soit dans des usines-couvents à Liverpool ou Manchester (Cf. Engels, *La classe laborieuse en Angleterre*). Ce sont ces marchands qui instaurent le salaire de subsistance, qui enrichissent les lords par leurs achats de la laine des moutons (ces lords dont A. Smith dit plaisamment, deux siècles plus tard, qu'ils se servent de ces rentrées de monnaie pour s'acheter des colifichets, des bijoux). Ce que A. Smith oublie, et Marx également, c'est que ces marchands et ces lords anglicans se sentent justifiés, légitimés d'agir comme ils agissent, ainsi que l'a montré Weber, parce que la réussite financière

était devenue, dans le puritanisme anglo-saxon, un gage de Salut éternel, non pas une certitude de Salut (il y avait la prédestination), mais le signe que peut-être ils seraient sauvés et qu'ils aidaient à se sauver leurs paysans-ouvriers. La loi de Speenhamland, au XVIII^e siècle, crée, à partir d'un impôt sur le pain, la possibilité pour les fermiers d'embaucher des ouvriers chômeurs et celle d'établir dans les petites villes des workhouses, ateliers de tissage paroissiaux où, là aussi, des chômeurs sont embauchés. Cette «loi» des marchands, non législative ni juridique sera abolie en 1834, le nombre des chômeurs oisifs ayant beaucoup augmenté et l'oisiveté étant aux yeux de l'église anglicane un vilain défaut.

Selon moi, ce modèle théologico-politique a été repris par les banquiers (Lebaudy, Lecouteux, etc.) et les premiers industriels en France en 1806, sans le théologico-politique, mais déjà sans doute avec un enracinement dans une nature légitimante. Tocqueville, malgré son aristocratism, l'avait remarqué dans son livre *L'Ancien Régime et la Révolution* : les préfets de l'Empire traitaient les paysans parcellaires et non parcellaires d'arriérés, de racaille, etc.

Le modèle théologico-politique auquel s'est substitué le modèle naturaliste persiste sous cette forme. Il a tendance encore à nous imprégner, y compris moi-même comme chercheur. En tout cas, c'est lui qui légitime en grande partie le capitalisme et les capitalistes dans leur illégitimation et leur illégitimité. Ils se légitiment non seulement par eux-mêmes, mais ils le sont aussi par ceux qui adhèrent au capitalisme et par ceux qui confondent, après Marx qui défendait la thèse d'un mode de production capitaliste (ce qui, dans sa théorie, avait une certaine cohérence), société moderne et société capitaliste. Or, à mon sens, la société capitaliste n'existe pas, mais la société moderne est gangrenée par le capitalisme et les capitalistes. Ce sont eux, nos adversaires, intelligents, avisés, habiles, qui ont gagné, mais qui vont trouver en face d'eux des générations de jeunes et de moins jeunes, surtout des femmes et des minoritaires, qui, s'écartant d'eux par petits groupes, vont et commencent déjà (à) refuser leurs avantages, leurs prébendes, leurs appeaux ou ne les acceptent que pour pouvoir vivre matériellement en suffisance avec un peu de superflu. Ces générations, un jour, les combattront plus durement, faisant leurs les légitimations et les légitimités qu'elles produisent déjà dans la modernité (post ou ante).